Notion n°3 : La technique

Essentiel du cours : sur poly

Suppléments :

Rappel :

Les origines de la technique s’enracinent dans la faiblesse initiale / apparente de l’homme par rapport à la nature. L’homme est ainsi incité à être inventif.

La technique est un ensemble de productions spécifiquement humaines, qui visent à ela nature, la matière. Initialement la technique concourt à la satisfaction des urgences vitales. La technique représente l’accomplissement de ce que la Nature n’a pas élaboré jusqu’au bout pour l’homme. Cependant, elle exprime aussi la vraie nature de la raison humaine ; elle met en valeur une caractéristique essentielle de l’homme, qui est de se réaliser lui-même par des productions de plus en plus complexes. En ce sens, la technique n’est pas que la réponse à un besoin, elle est aussi l’œuvre du désir, de ce qui élève l’homme au-dessus du strict règne du besoin. Il s’agit du désir légitime d’améliorer nos conditions d’existence. L’homme lutte contre les aléas de la nature, et cherche à ne plus être totalement à sa merci. En ce sens, la technique représente le prolongement du corps humain, et cherche à maîtriser la nature. Par maîtriser, on entend le fait d’exercer un contrôle sur quelqu’un, afin qu’il adopte un comportement qu’il n’aurait pas eu spontanément. Ainsi, il ne faut pas confondre la maîtrise et la domination. Dominer, c’est exercer sa suprématie sur quelqu’un afin de le soumettre à ses désirs, à un contrôle abusif qui conduit à l’asservissement.

La maîtrise de la nature par la technique, peut donner lieu à des dérives du désir. On peut être traversé du désir de dominer la nature, de la soumettre à des aspirations subjectives arbitraires. C’est la raison pour laquelle, la technique est devenue un sujet d’inquiétudes ; sa sophistication et son omniprésence produisent paradoxalement notre vulnérabilité ; elles risquent de nous aliéner. Or, la technique c’est à l’origine le domaine des moyens, c’est ce qui nous sert, c’est l’intermédiaire entre le but fixé et sa réalisation. Ainsi, pour que la technique ne soit pas employée abusivement, il faut non seulement que la fin qu’elle desserve soit étudiée abusivement, mais il faut aussi que l’impact des moyens employés à sa réalisation soit étudié scrupuleusement.

En bref, ce qui apparaît, c’est que l’homme peut dépasser ses propres limites en employant la technique.

Une limite, c’est ce qui fait barrage, c’est ce qui ne peut pas être dépassé (théoriquement). Les limites peuvent être fixées par la culture (barrières légales, barrières morales) mais aussi par la nature (limites intellectuelles[[1]](#footnote-1) et physiques). La technique finit par devenir un but, recherché par lui-même, et pour la puissance qu’elle peut procurer.

Conformément au Mythe de Prométhée, dans lequel le don du feu créateur est synonyme de conflits avant l’émergence de la science politique, la technique doit être soumise à des choix politiques et éthiques (l’éthique s’intéresse notamment aux choix que font les hommes pour eux-mêmes et pour les autres).

L’éthique nous amène à nous poser la question suivante :

Sommes-nous libres de prendre les risques que nous voulons, ou avons-nous des comptes à rendre ?

D’une part, nous avons des comptes à rendre à nous-même (il faut s’interroger sur l’origine de notre désir, sur les pulsions qui motivent nos actions).

D’autre part, nous avons des comptes à rendre aux autres (à nos ancêtres, à ceux que nous exploitons, à l’avenir).

Et enfin, nous avons des comptes à rendre à la nature.

Pour répondre à ce problème, Hans Jonas (1903-1993) propose la fondation d’une éthique de la responsabilité (littéralement le fait de répondre de, de se reconnaître comme l’auteur conscient de nos actes). L’éthique de la responsabilité consiste à faire attention aux effets de nos orientations techniques, consiste à réfléchir de façon collective aux effets à long terme de nos usages.

Cette responsabilité, c’est aussi un appel à anticiper les effets néfastes, dans la mesure du possible. Or, l’utilisation moderne de la technique est justement anthropocentrée.

« On serait tenté de croire que la vocation de l’homme consiste dans la progression, en perpétuel dépassement de soi, vers des choses toujours plus grandes, et la réussite d’une domination maximale sur les choses et sur l’homme lui-même, semblerait être l’accomplissement de sa vocation. »

Hans Jonas dénonce l’orgueil de l’homme, ébloui par ses aptitudes intellectuelles. La technique moderne mobilise des valeurs telles que la recherche de la réussite, de l’efficacité, de l’exploit, de la rapidité.

Ces valeurs proviennent d’un état d’esprit conquérant, consistant à considérer la nature comme une chose, comme un terrain dont je dispose à ma guise. Elles induisent des comportements qui oublient d’autres valeurs, qui elles, devraient être à l’origine de toute conduite. Ces valeurs essentielles ce sont : la patience, le respect, l’attention, la justesse, l’humilité, la sobriété (cf : Pierre Rabi et la sobriété heureuse). Néanmoins, l’utilisation contemporaine de la technique conduit à rompre l’équilibre entre le choix des moyens, et la maîtrise raisonnée de ces derniers. C’est dans cette perspective que la philosophe Anah Arendt (1906-1975) dénonce un asservissement de l’homme à ses productions, et une instrumentalisation illimitée de la nature.

Hannah Arendt, *La condition de l’homme moderne* (1958)

Hannah Arendt distingue le travail, l’œuvre et l’action. Selon elle, ce sont les trois activités humaines fondamentales (composantes essentielles de la *vita activa*). Le travail est à comprendre comme l’enchaînement de l’homme à la nécessité naturelle ; l’œuvre désigne quant à elle le monde de l’artisan et la production d’objets (qui ont pour vocation d’être utilisés). L’œuvre, en tant qu’élément constitutif du monde humain, a une durabilité propre. Elle a une relative forme de permanence (qui n’est soumise qu’aux limites imposées par les lois de la nature). La durabilité d’un outil n’est limitée que par la détérioration naturelle des matériaux qui le constituent. En outre, il est essentiel de comprendre que l’œuvre permet à l’homme de réaliser son humanité. C’est l’œuvre qui permet à l’homme d’édifier un monde culturel.

Arendt démontre que l’époque moderne est conduite par le travail, qui consiste à produire en abondance, et par la technique qui convertit l’objet en chose à consommer. Elle soutient que les innovations techniques actuelles empêchent les produits du travail de devenir des œuvres. Les objets se font de plus en plus rares, et leur statut se confond avec celui des biens de consommation, à mesure que leur durabilité se réduit (obsolescence programmée).

Déjà au XIXème siècle, Lafargue, le gendre de Marx, écrivait : « tous nos produits sont adultérés pour en faciliter l’écoulement, et en abréger l’existence » (extrait du *Droit à la paresse*).

L’auteur situe son analyse au niveau de la nature (le règne des besoins, de la nécessité). Or, le travail et la technique actuels ne connaissent plus la limite du besoin. L’expression : « les bonnes choses de la nature » traduit l’échec du monde contemporain à délivrer l’homme de cette spirale qu’est celle de la consommation. L’homme ne peut plus apprécier les objets (le produit de l’œuvre), ni en prendre soin, à cause de leur prolifération contre-nature. L’intérêt de cette distinction entre le travail et l’œuvre, c’est de penser la place du travail et de la technique dans le monde contemporain, afin de nous interroger sur leur développement sans limite, qui a tendance à perturber l’ordre naturel.

Hannah écrivait ainsi : « Les objets du monde […] finiront par se corrompre, par retourner au processus naturel global d’où ils furent tirés, et contre lesquels ils furent tirés. »

Cette situation traduit un divorce entre l’homme et la nature.

Selon le philosophe Heidegger (mort en 1976), cette situation de divorce, vient du sentiment de toute puissance de l’homme sujet, qui considère la nature comme objet. Pour Heidegger, Descartes[[2]](#footnote-2) est responsable de cette situation. En effet, ce dernier considère la nature comme de l’étendue, comme de la pure matière. C’est cette vision matérialiste et déterministe de la nature, qui serait à l’origine de nos tendances dominatrices.

Par voie de conséquence, l’homme refuse son appartenance à la nature. Il considère qu’elle est autre, qu’elle lui échappe. Elle échappe à sa raison et demeure mystérieuse. C’est cet aspect indomptable de la nature, qui insupporte l’homme.

L’homme cherche à creuser l’écart entre lui-même et la nature dont il dépend.

Heidegger pose donc la question suivante : « Où nous sommes-nous égarés ? ».

L’homme s’est égaré dans l’artificialisation de la nature, du monde, de lui-même. Le danger est donc que nous pensions tout à travers et par la technique. Pour Heidegger, la technique est devenue un mode de pensée. L’homme ne cherche plus qu’à contrôler, qu’à gérer, qu’à rationaliser. Pour Heidegger, la pensée n’est plus « méditante », elle est « calculante ».

L’homme envisage son statut sur le mode d’un objet manipulable. L’homme est alors mis au service de la technique et de ses projets.

Nouveaux concepts :

Le transhumanisme et le post humanisme.

Le transhumanisme est un mouvement qui vise à augmenter les capacités humaines, grâce aux technosciences (terme inventé par Habermass). Également, le transhumanisme souhaite repousser les limites imposées par la maladie et le vieillissement naturelle.

Le posthumanisme, qui s’inscrit dans le prolongement de la démarche transhumaniste, est un concept qui apparaît à partir de 1999 sous la plume de Peter Sloterdijk. Selon le posthumanisme l’humanité, la dignité d’être humain pourrait être accordée à des objets techniques intelligents (cyborgs, intelligence artificielle, robots humanoïdes).

Le transhumanisme cherche à supprimer l’ensemble des conditions qui sont des facteurs nécessaires à la vie humaine.

Par conséquent, l’homme perd sa substance, il n’a plus de nature, il n’a plus de condition ; il ne reste plus qu’un état humain. D’autre part, notre expérience de l’existence est structurée par des distinctions (par exemple : homme animal). Mais celles-ci se trouvent abolies par l’avancée des technosciences.

La vie ne semble pas ou plus déterminée par autre chose que l’homme. Parallèlement, on assite à une robotisation de l’homme, et à une humanisation du robot. La réalité est alors rabattue sur ce qui est techniquement possible, sur ce qui est calculable. Cette situation n’est cependant pas une fatalité. L’homme a la capacité de choisir sa conduite et ceci grâce à sa conscience, parce qu’il peut, avec la technique, se contenter de maîtriser la nature. Dans ce cas, il effectue un travail avec la nature, à partir d’elle, et non pas contre elle. Il se produit alors une rencontre entre l’homme et la nature. Cela dit, la nature peut contraindre l’homme à rectifier son comportement, elle peut « l’éduquer ». Pour « l’éduquer », elle se sert de ses désirs pervertis.

I. L’usage contemporain de la technique :

Rappels étymologiques :

- « abstraction » vient de *ab trahere* qui signifie tirer de, isoler, séparer.

- « autorité » : vient de *auctor* qui signifie faire croître.

- « dominer » vient du latin *dominus* qui signifie le maître, le propriétaire de la maison (celui qui a le droit de vie et de mort sur les personnes vivant sur ses terres).

- « politique » vient de *polis* qui signifie la cité. La politique désigne donc la réflexion sur la nature et la qualité des rapports humains au sein de la cité.

- « patience » : comme « passion », « patience » vient de de *patior* qui signifie « subir », « supporter », « souffrir ».

Définitions :

« l’(h)ubris » : le déchainement des passions pour les Grecs anciens (opposé à la tempérance et à la modération).

« le démiurge » : le créateur imparfait, celui qui créé sans être dieu.

« substance étendue » : tout ce qui relève de la pure matière et se répand dans l’espace. L’étendue désigne toute chose qui existe indépendamment de la pensée.

1. Les limites intellectuelles peuvent être d’origine naturelle (limites de la capacité consciente), ou d’origine culturelle (limites de l’éducation etc.) [↑](#footnote-ref-1)
2. La conception qu’a Descartes de la nature et de la technique, est indissociable du contexte optimiste du XVIIème siècle. Descartes croit aux pouvoirs vertueux de la technique (cf : *Discours de la Méthode*). [↑](#footnote-ref-2)